

espèce de canot que le charpentier canadien vint à bout de fabriquer. Quand tout le monde fut de l'autre côté, M. Franklin désirant ne pas perdre un moment pour procurer des secours à ses compagnons, fit partir M. Back en avant avec trois Canadiens; ils devaient chercher les Indiens, et s'ils tuaient des rennes, les mettre en cache avec une marque au-dessus.

Chacun avait repris du courage après le trajet de la rivière; les Canadiens touchèrent cordialement la main aux officiers, en disant qu'ils avaient certainement surmonté les plus grandes difficultés, car ils ne doutaient pas d'arriver en peu de jours au fort *Entreprise*. Mais la rigueur de la température, la disette, l'épuisement qui en était la suite, firent bientôt évanouir les espérances que l'on avait conçues. Deux Canadiens tombèrent dans la neige et expirèrent; M. Richardson et M. Hood dont la faiblesse augmentait à chaque instant, prièrent leurs compagnons de les laisser en arrière, parce qu'ils ne pouvaient plus marcher. Hepburn demanda à rester avec eux. M. Franklin avait le cœur navré en se séparant de ses compagnons; il leur promit de leur envoyer des secours aussitôt que ce serait en son pouvoir.

Le lendemain du jour où il les eut quittés, un Canadien et Michel l'Iroquois, demandèrent à retourner auprès d'eux, parce qu'ils ne se sen-

taient plus la force de continuer le voyage; ils les laissa partir, à peine ils s'étaient éloignés, que deux autres canadiens retournèrent les rejoindre. Ils étaient si faibles, qu'il n'y avait guères d'apparence qu'il pussent arriver auprès de M. Richardson.

La troupe de M. Franklin était réduite à quatre Canadiens et à l'Eskimau Aout; mais celui-ci s'égara. Enfin, le 10 octobre, ils aperçoivent le fort *Entreprise*, ils y entrent; quel contretemps! ils n'y trouvent ni vivres, ni traces d'Indiens, ni lettre de M. Wentzel qui indiquât où étaient les sauvages. « Il me serait impossible, dit M. Franklin, de décrire quelles furent nos sensations quand nous vîmes cette misérable demeure vide et abandonnée; nous crûmes qu'on nous avait négligés; nous versâmes des pleurs, moins sur notre sort que sur celui de nos compagnons restés en arrière, et dont l'existence dépendait uniquement des secours que nous leur enverrions.

« Cependant je trouvai une note de M. Back; il m'informait qu'il était parti de ce poste deux jours auparavant, pour aller à la recherche des Indiens dans un endroit où l'interprète canadien lui avait dit qu'on les rencontrerait probablement; il ajoutait que dans le cas où il ne réussirait pas, il marcherait sur le fort *Entreprise*, afin de nous envoyer delà des vivres; mais sa faiblesse et celle

de ses gens ne lui laissait pas beaucoup d'espoir de réussir.

« Il était évident que ce qui nous serait expédié du fort Entreprise ne nous parviendrait pas promptement et ne nous suffirait pas pour fournir aux nécessités de nos compagnons laissés en arrière ; et que c'était des Indiens seulement que nous pourrions obtenir ce qu'il fallait pour cela. Je me décidai en conséquence à courir après ceux-ci ; mais la faiblesse de mes compagnons les mettait hors d'état de partir à l'instant ; je pensai donc qu'une halte de deux jours leur ferait recouvrer un peu de force, et que durant ce délai nous apprendrions peut-être si M. Back avait vu les sauvages. »

Les voyageurs en cherchant autour d'eux des moyens de subsistance, se regardèrent comme fort heureux de trouver des os et des peaux de rennes qu'ils avaient jetés l'hiver précédent ; ils firent du feu avec une partie de la maison. Tandis qu'ils étaient à préparer leur maigre repas, ils eurent le plaisir de voir arriver Aôut. Cet Eskimau avait suivi une route absolument différente de celle qu'ils avaient tenue ; on ne put qu'être surpris de sa sagacité, d'être ainsi parvenu à son but à travers un pays qu'il ne connaissait pas.

L'hiver était beaucoup plus précoce que l'année précédente ; déjà les rivières étaient gelées, la

neige avait deux pieds de profondeur, les rennes étaient disparus. Un des Canadiens de M. Back arriva le 14 avec une note de cet officier qui n'avait pas découvert les Indiens et demandait des instructions sur ce qu'il devait faire. M. Franklin lui manda de le rejoindre au lac des rennes qui est sur la route du fort Providence, ensuite il partit pour y aller avec un Canadien et l'Eskimau ; Les autres Canadiens restèrent au fort Entreprise ; l'un d'eux était hors d'état de marcher, les autres voulurent lui tenir compagnie.

M. Franklin et ses deux compagnons étaient si faibles qu'ils eurent bien de la peine à avancer. Le soir ils n'eurent pour souper que de la peau de renne grillée et une décoction de lédum qui était leur boisson habituelle. Ils se couchèrent les uns à côté des autres pour se tenir chaud. La nuit fut excessivement froide, un vent perçant fit cruellement souffrir ces infortunés qui n'avaient que la peau et les os. Le lendemain M. Franklin ayant eu le malheur de casser ses souliers à neige en tombant entre les rochers, ne fut plus en état de suivre ses camarades ; il les chargea d'une note pour M. Back, et d'une autre pour l'agent de la compagnie au fort Providence, ensuite il retourna seul au fort Entreprise.

Les hommes qu'il y avait laissés commençaient à se livrer au désespoir, en voyant le triste état

*lédum*

dans lequel ils se trouvaient. « Il était réellement pitoyable, s'écrie M. Franklin, cependant comparé avec celui de nos amis que nous avons laissés en arrière, nous nous regardions comme heureux. Leur situation était l'objet de notre constante sollicitude, et le principal sujet de nos conversations.

« Nous nous apercevions que nos forces diminuaient chaque jour davantage : toute espèce de travail nous paraissait pénible ; une fois assis nous étions obligés de faire les plus grands efforts pour nous lever ; nous étions fréquemment obligés de nous aider les uns les autres à quitter nos sièges. Toutefois dans cette triste position, nous nous entretenions gaîment de l'espoir de voir bientôt arriver les Indiens. Nous calculions que s'ils n'étaient pas bien éloignés du lieu où ils avaient passé l'hiver dernier, nos gens devaient les avoir rencontrés le jour même qui était le 26.

« Ayant brûlé tout le bois que notre demeure pouvait nous fournir sans risquer de tomber, on eut recours aux bâtiments voisins ; quoiqu'ils ne fussent éloignés que d'une trentaine de pas, le travail de transporter le bois fatigua tellement le Canadien qui en était chargé, que le soir il tomba d'épuisement. Le lendemain sa faiblesse fut telle qu'il pouvait à peine soulever la hache. Il continua néanmoins à travailler, je l'aidais avec un

autre Canadien à porter les buches, mais malgré la réunion de nos forces, nous ne pûmes garnir le feu que quatre fois dans le courant de la journée. L'usage du bouillon d'os nous avait excorié l'intérieur de la bouche, on y renonça et l'on fit bouillir la peau des rennes ; préparée de cette manière, elle nous parut plus agréable au goût que lorsqu'elle était rotie.

« Le 29 les douleurs que le charpentier éprouvait au bras furent si aiguës, qu'il ne pût couper que quelques morceaux de bois ; son compagnon presque aussi faible, et moi qui ne valais guère mieux, nous lui prêtions l'assistance qu'il était en notre pouvoir de lui donner. La gelée avait tellement durci la tripe de roche, qu'on ne pût s'en procurer. En remuant la neige pour trouver des os, je découvris des morceaux d'écorce qui furent bien précieux pour nous, car nous étions presque entièrement privés de bois sec pour allumer le feu. Nous vîmes un troupeau de rennes jouer sur les bords de la rivière, à peu près à un mille de la maison. Ils y restèrent long-temps ; personne de nous n'était assez fort pour les poursuivre ; personne non plus n'aurait pu tirer un coup de fusil sans appuyer son arme.

« Pendant que dans la soirée, nous parlions du secours que nous espérions, l'un des Canadiens s'écria d'un ton joyeux (en français) : « voilà du

monde! » et s'imagina qu'il entendait des Indiens dans la pièce voisine; mais à son grand chagrin, il vit entrer M. Richardson et Hepburn portant chacun leur paquet. On leur témoigna le plaisir qu'on avait à les revoir; et l'on demanda des nouvelles de nos autres compagnons; je conçus aussitôt les alarmes les plus vives sur le sort de mon ami M. Hood, et sur les autres personnes que je n'apercevais pas. M. Richardson me raconta que M. Hood avait été tué d'un coup de fusil par Michel l'Iroquois; M. Richardson avait quelques jours après puni le malfaiteur en lui brûlant la cervelle. Quant aux Canadiens, ils n'étaient point parvenus jusqu'à sa tente, et il n'avait pas entendu parler d'eux. Ces tristes nouvelles nous plongèrent dans une affliction profonde. »

M. Richardson et Hepburn ne furent pas d'un grand secours à leurs compagnons pour leur procurer de meilleurs vivres; le premier donna ses soins aux malades; il ne put prolonger leur existence; deux Canadiens moururent le 1<sup>er</sup> novembre; il n'en restait plus qu'un seul avec les voyageurs. Ces infortunés étaient toujours réduits à se nourrir de peaux et d'os de rennes.

« A mesure que nos forces diminuaient, dit M. Franklin, j'observai que nos facultés intellectuelles baïssaient également; cet affaiblissement se manifestait surtout par une sorte de mauvaise

humeur déraisonnable que nous concevions les uns contre les autres. Chacun croyait aux autres l'esprit plus abattu qu'il ne l'avait lui-même, et supposait qu'ils avaient besoin de ses avis et de son assistance. Si l'on recommandait à un autre de quitter sa place pour en prendre une plus chaude et plus commode, il n'en voulait rien faire pour n'avoir pas la peine de se remuer, et le refus était accompagné d'expressions de mécontentement dont on témoignait le regret un instant après, et que l'on répétait presque aussitôt. La même chose arrivait quand nous voulions nous aider les uns les autres à porter du bois au feu; tous nous nous croyions assez forts pour nous passer de l'aide de quelqu'un. Dans une de ces occasions, Hepburn fut si convaincu de son extravagance, qu'il s'écria: « Bon Dieu, si jamais nous retournons en Angleterre, recouvrerons-nous notre bon sens! »

« Le 7 novembre le Canadien avait passé une mauvaise nuit; l'idée de sa fin prochaine le tourmentait, nous tâchions vainement de chasser ces tristes pressentimens. Le matin il avait à peine la force de parler; je restai à côté de son lit pour l'encourager. M. Richardson et Hepburn étaient allés couper du bois. A peine ils commençaient leur tâche, quelle surprise! ils entendent tirer un coup de fusil, ils ne pouvaient croire qu'une créature humaine fut si près d'eux; bientôt des cris

frappent leurs oreilles, ils aperçoivent trois Indiens près de la maison. Adam et moi nous craignîmes qu'une partie de la maison ne fut tombée sur nos compagnons, accident qui n'avait rien d'improbable. Mon inquiétude ne dura pas longtemps. M. Richardson entre dans la chambre, et m'apprend que des Indiens nous apportent des secours. Notre premier mouvement fut d'adresser de ferventes actions de grâces à l'auteur de toute miséricorde, pour cette délivrance miraculeuse. Le pauvre Canadien n'avait pas sa tête assez à lui pour comprendre la bonne nouvelle que je lui annonçais. Quand les Indiens parurent, il essaya de se lever sur son séant, et retomba aussitôt. Ils n'avaient pas une provision considérable, n'ayant pas voulu se trop charger, afin de marcher plus vite. M. Richardson, Hepburn et moi, nous mangeâmes trop et nous en souffrîmes beaucoup. Le Canadien que son extrême débilité empêchait de se livrer comme nous à son appétit dévorant, ne prit de la nourriture que graduellement, et s'en trouva bien. Ses forces revinrent à vue d'œil. »

Les Indiens remirent à M. Franklin une lettre dans laquelle M. Back l'instruisait de ce qui lui était arrivé; ses aventures étaient aussi déplorables que celles du capitaine. Un Canadien était mort de fatigue. Le 3 novembre cette petite troupe avait rencontré Akaitcho et ses Indiens qui s'étaient em-

pressés de secourir ces malheureux. L'Eskimau et le Canadien expédiés par M. Franklin, venaient d'arriver à ce camp et avaient annoncé la triste position du capitaine au fort Entreprise. Aussitôt Akaitcho leur envoya des vivres. Après une heure de repos, un des Indiens retourna près d'Akaitcho, les deux autres restèrent auprès des voyageurs pour prendre soin d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent en état de se mouvoir. Grâce à leurs attentions continues, ceux-ci ne tardèrent pas à recouvrer leurs forces. Impatients de ne pas voir revenir leur compatriote, les sauvages partirent secrètement le 13 pour le camp d'Akaitcho; déjà les voyageurs auxquels ils avaient laissé des vivres, ressentaient des inquiétudes, elles furent dissipées dès le lendemain. Les Indiens arrivèrent avec un autre de leurs compagnons et deux femmes attelées à des traîneaux chargés de viande. Le Canadien que M. Franklin avait fait partir avec l'Eskimau les accompagnait.

On apprit avec plaisir, par une lettre de M. Back, qu'il avait ainsi que ses deux Canadiens, recouvré assez de forces pour se mettre en route pour le fort Providence. Le 16 toute la troupe quitta le fort Entreprise sous la conduite des Indiens, dont les soins ne se ralentirent pas un seul instant. Ils montrèrent un degré d'humanité qui aurait fait honneur aux hommes les plus civilisés. Le 26 on

arriva au camp d'Akaïtcho, l'on y trouva l'Eskimau Août.

« Les Indiens, dit M. Franklin, nous regardèrent d'un air de compassion, et gardèrent pendant un quart-d'heure le silence le plus profond, pour montrer qu'ils étaient touchés de nos souffrances. Ils ne nous parlèrent que lorsque nous eûmes mangé. Akaïtcho nous témoigna le plus vif intérêt, et fit même cuire notre repas, opération à laquelle il ne s'abaisse jamais pour lui-même. Ses deux frères, plusieurs de nos chasseurs et leurs familles étaient campés dans ce lieu, ainsi que des vieillards et des femmes; tous vinrent successivement nous rendre visite, moins, je le pense, pour satisfaire leur curiosité, que par le désir d'exprimer combien ils étaient douloureusement affectés de nos malheurs. »

Le 1<sup>er</sup> décembre on marcha au sud avec les Indiens. Le 6 on rencontra deux Canadiens envoyés du fort Providence au-devant de M. Franklin avec des habits, du thé et du sucre pour lui et les siens, du tabac et de l'eau-de-vie pour les Indiens. Une lettre de M. Back, apprenait à M. Franklin, sa promotion et celle de MM. Back et Hood à des grades plus élevés. « Combien je regrettais, dit-il, que ce jeune officier n'eût pas vécu assez long-temps pour recevoir cette récompense due à ses travaux et à son mérite. »

La lettre instruisait aussi M. Franklin de l'heureux retour du capitaine Parry en Angleterre au mois d'octobre 1820. Enfin M. Back mandait que que les deux compagnies rivales avaient confondu leurs intérêts ensemble.

Le 8 décembre M. Franklin et ses compagnons dirent un adieu cordial au brave Akaïtcho et à ses Indiens, et partit avec deux traîneaux chargés de provisions et d'effets pour camper. Deux Canadiens avaient voulu rester avec les sauvages qui marchaient doucement. Le 11 on atteignit le fort Providence, où la bonne réception que l'on éprouva de la part des agens des deux compagnies consolèrent les voyageurs des maux qu'ils avaient endurés.

Akaïtcho étant arrivé le 14, on ne put lui remettre qu'une partie de ce qui lui avait été promis, parce que la totalité des marchandises qui lui étaient destinées n'était pas encore parvenue au fort; il devait recevoir le reste à l'automne suivant. Il supporta ce petit contre-temps fort gaiement; « c'est la première fois, dit-il, en riant, que les hommes blancs sont débiteurs des Tantsâhôt-Dinnis. » On l'assura que les marchandises lui seraient payées au terme fixé, et peut-être auparavant. « Il prit alors, d'un air très-satisfait, le présent qu'on lui fit, et quoique nous ne pussions donner que peu de choses aux Indiens

qui nous avaient rendu le plus de services, dit M. Franklin, les autres qui peut-être croyaient qu'ils avaient le même droit à des récompenses, ne murmurèrent pas de ce qu'on les oubliait dans la distribution. Akaïtcho nous pria ensuite très-instamment de présenter à nos compatriotes le caractère de sa nation sous un jour favorable ; « je sais, dit-il, que vous écrivez dans votre livre tout ce qui arrive ; peut-être n'avez-vous noté que les mauvaises choses que nous avons dites et faites, et avez-vous oublié les bonnes. »

M. Franklin quitta le fort Providence le 15 décembre avec M. Richardson, deux Canadiens et Aout : ses autres compagnons se joignirent aux Indiens pour aller chasser avec eux. Le 18 on parvint aux établissemens situés à la côte méridionale du lac de l'Esclave. M. Franklin eut le plaisir d'y embrasser M. Back. La santé des voyageurs se rétablit graduellement pendant l'hiver. Le 26 mai 1822, le retour de la belle saison leur permit de s'embarquer pour le fort Chipeouan. La veille tous les objets destinés au chef Akaïtcho et à sa horde étaient arrivés, ce qui combla de joie M. Franklin et ses compagnons, puisqu'ils étaient à même de s'acquitter entièrement envers ces généreux Indiens.

Le 2 juin on arriva au fort Chipeouan. On y trouva M. Wentzel qui avait eu aussi sa part de

misères. Pendant onze jours il avait été réduit, avec ses compagnons, à se nourrir de tripe de roche. Divers accidens avaient empêché les Indiens de laisser des provisions au fort Entreprise ; n'ayant pas de papier, M. Wentzel n'avait pu y déposer une lettre pour M. Franklin ; cependant il écrivit au crayon sur une petite planche, les renseignemens qu'il voulait lui communiquer, et la plaça au-dessus du lit dans lequel cet officier avait couché durant son séjour. Probablement un Indien en passant par là avait emporté cette planche.

M. Franklin donna congé à ses Canadiens à Norway-House, parce qu'il y avait à ce comptoir des canots prêts à partir pour Montreal, et les paya en mandats sur l'agent de la compagnie de la baie d'Hudson. On mena l'Eskimau Aout jusqu'au fort York où l'on arriva le 14 juillet. « Ainsi, dit M. Franklin, se termina ce voyage si long, si pénible et si malheureux, pendant lequel, en y comprenant notre navigation dans la mer polaire, nous avons parcouru, par terre et par eau, 5550 milles. »

Au mois d'octobre 1822, MM. Franklin, Back et Richardson, débarquèrent heureusement en Angleterre.

Quoique l'expédition de M. Franklin n'ait pas produit tous les résultats que l'on en avait espérés, elle a cependant fait faire des progrès à la géo-

graphie, puisqu'elle a donné la connaissance d'une partie de la côté septentrionale de l'Amérique, et prouvé que cette partie du nouveau continent était baignée par la mer. Les découvertes de Hearne et de Mackenzie ont été constatées, et quoique ces deux voyageurs se soient trompés pour la latitude des lieux où ils avaient vu la mer, il est maintenant avéré qu'ils étaient parvenus sur ses bords.

---

## VOYAGES DE D. W. HARMON

DE MONTREAL

AUX COTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

(1801 A 1810).

---

QUITTONS la côte septentrionale de l'Amérique que les glaces empêchent de visiter par mer, et retournons à la côte nord-ouest si souvent visitée par les navigateurs. Mais cette fois nous suivrons les voyageurs, qui de l'intérieur du continent Américain, sont allés à travers des régions peu connues, chercher des fourrures qui mettent l'avidité des Européens en mouvement, ou bien découvrir de nouvelles routes pour parvenir aux lieux où l'on fait ce commerce.

M. Harmon attaché pendant dix-neuf au service de la compagnie du nord-ouest, en passa huit au-delà des Monts-Rocailleux, à parcourir le pays situé entre cette chaîne et le grand Océan.

Au milieu des déserts de l'Amérique, les mœurs diffèrent beaucoup de ce qu'elles sont dans les parties civilisées de ce continent. Lorsque M. Harmon fut parvenu à une grande distance du Ca-